

Martin Boisseau — *Quatrième traitement : fragilité formelle et associations libres*

Sylvain Campeau

Number 93, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63084ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Campeau, S. (2010). Review of [Martin Boisseau — *Quatrième traitement : fragilité formelle et associations libres*]. *Espace Sculpture*, (93), 35–36.

Martin BOISSEAU

Quatrième traitement : fragilité formelle et associations libres

Sylvain CAMPEAU

D'abord, il y a les œuvres. Elles sont au nombre de six. Devant chacune d'elles, on trouve une chaise qui nous permet de les détailler avec minutie. Ces plus récents travaux sont des boîtes-encadrements. C'est-à-dire qu'elles forment un écrin dans lequel les constructions volumétriques de Martin Boisseau peuvent se déployer. Il s'agit de structures composées de mines de plomb de 0,5 mm, qui furent assemblées au moyen de colle blanche. Cela forme donc des ensembles assez échevelés, dont l'agencement donne une impression de densité et de friabilité. Audace suprême : aucune séparation vitrée ne vient les protéger des intrusions extérieures. Elles se donnent, s'offrent, légères, fragiles, toutes prêtes à être rompues. Bref, les mines de plomb se joignent pour créer le squelette

d'une architecture futuriste, suggérant le volume d'une sculpture par sa charpente de soutien. Bien que cette sculpture évoquée soit davantage de l'ordre de l'ossature ou de l'armature, il y a là comme une promesse de volumes à finir, de masses à venir qui s'attacheraient en quelque sorte à ces nervures et formeraient enfin densité, en achèveraient la conglomération.

Pour peu qu'on y prête attention ou que l'on ait daigné nous le laisser ouvert, on aperçoit un petit tiroir qui se dissimule dans l'épaisseur du cadre. S'y tient, debout, un petit cahier de notes de marque Moleskine. Il en va de même pour chaque œuvre ; chacune recèle ce même cahier, recueillant les mêmes notes. À quelques jours du vernissage, Martin Boisseau y travaillait encore, en pleine galerie, sur l'une des chaises qui se proposent ordinairement au spectateur. L'artiste en copiste, scribe reprenant ses propres

mots, se proposait de donner pareille performance une fois tous les samedis.

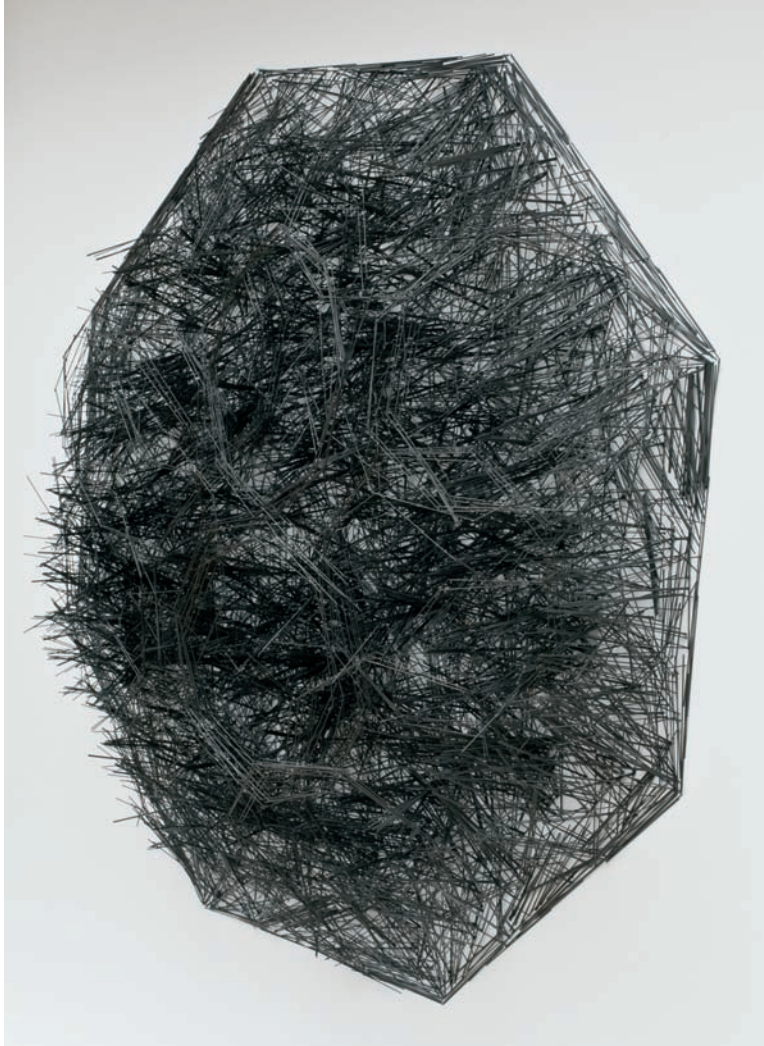
On notera d'emblée une chose que la lecture du calepin confirmera : le chassé-croisé des médiums. Il y a ici un outil de dessin ainsi traité qu'il forme sculpture, passant de la reproduction bidimensionnelle du réel à un usage tridimensionnel. C'est qu'il passe d'outil, dont la forme importe peu mais dont l'usage est prépondérant, à sa réalité d'objet, où la forme devient matériau nécessaire et constitutif d'une création. Martin Boisseau avait déjà abordé semblable problématique dans des œuvres antérieures ; là où vidéo et dessin se rencontraient dans *Dixième temps : regarder debout, dormir dessous*, exposition de 2004. Il est donc déjà arrivé, dans des travaux antérieurs, qu'il y ait création de l'œuvre dans l'œuvre et que cela soit opéré de manière intermédiaire, c'est-à-dire que tout repose sur l'intervention d'un autre médium.

On croyait bien se retrouver devant une forme que n'aurait pas

désavouée un Jérôme Fortin, une œuvre inspirée d'un post *Minimal Art*, mais les notes du calepin nous obligent à réviser nos positions. Le fait de se maintenir ainsi sur la lisière qui sépare les médiums, de faire agir en œuvre des éléments en provenance de médiums différents pour faire œuvre, doit en effet nous entraîner dans un tout autre ordre de considérations. Dessin, sculpture, installation, vidéo : Martin Boisseau n'est un adepte d'aucun de ces médiums. Il fait plutôt dans la confrontation des médiums, pour voir en quoi des registres différents de la représentation opèrent en ceux-ci. Il fait dans une sorte de déconstruction bien particulière puisqu'elle agit sur la frontière entre les médiums, dans une zone qui permet une sorte de circularité infinie, le report incessant d'un sens définitif qui viendrait donner un *imprimatur* décisif aux opérations. L'artiste tourne donc à vide, au sein et aux sens de ces médiums, à la bordure des possibilités de chacun et les œuvres, elles, tournent avides.



Martin BOISSEAU, *Quatrième traitement : fragilité formelle et associations libres*, 2010. Dimensions des caissons blancs : 80 x 80 x 15,50 cm. Matériaux : bois, graphite (mine 0,5 mm). Objets : chaises et carnets Moleskine. Photo : Richard-Max Tremblay.



fabrique(r) des œuvres (des circonstances) où différents registres de représentation se renvoient les uns aux autres dans une circularité sans échéance ».

L'artiste en vient ainsi à assister le sens à donner aux œuvres et à y assister en pur témoin opérateur. Certes, c'est ici d'un art se réclamant d'une attitude et d'une philosophie déconstructionniste qu'il s'agit, mais il y a plus; il y a aussi ce qu'il faudrait qualifier de transversalisation des médiums comme machines de sens attendus. Il s'agit bien – et là, je ne sais plus si cela provient de mes notes personnelles prises en commentaire ou de celles de Martin Boisseau lui-même – de « latéraliser le sens ». Comme si l'on choisissait d'opérer dans l'épaisseur même de la machine signifiante propre d'un médium, *a contrario* de ce que ce médium amène invariablement, de par ses conditions de possibilité

propres, comme effets de sens. Chaque médium est ainsi abordé comme machine signifiante propre, restreinte dans ses potentialités. Martin Boisseau choisit en quelque sorte de considérer chaque médium dans ses limites, et d'amener celui-ci, dans une confrontation avec un autre médium, à plonger au-delà de ses frontières définies et à voguer vers une sorte de transmatérialité idéale et idéelle. ←

Martin Boisseau, *Quatrième traitement : fragilité formelle et associations libres*
Galerie Graff, Montréal
13 février – 13 mars 2010

Sylvain CAMPEAU est poète, critique d'art et essayiste. Il a publié, entre autres, cinq recueils de poésie et un essai sur la photographie. Il travaille actuellement à un projet de livre regroupant des textes déjà parus en revue. Comme commissaire d'exposition, il a ainsi été l'instigateur et le maître d'œuvre de quelque trente expositions présentées tant au Canada qu'à l'étranger.

Ce cahier de bord, on voudrait en extraire des pans entiers tant ce qui y est écrit est éclairant. Martin Boisseau y parle de « la machine folle de l'intelligence » et propose littéralement l'artiste comme un simple moment dans le creuset des formes, dans le protéisme incessant auquel il soumet les matériaux. Moment contrôlé, bien entendu, dans une alchimie des formes qui recèlent des significations, et qui sont accolées à des sens que l'histoire de l'art et les pratiques courantes de représentation leur ont attribués. Ainsi, il ne s'agit plus de faire uniment du dessin ou de la sculpture, mais de

mimer le dessin et de singer les formes d'une sculpture, dans un acte de création qui relève parfois du pur automatisme d'une machine conçue par l'artiste comme automate d'une création (voir les expositions précédentes de Martin Boisseau).

Martin Boisseau crée donc des occasions plutôt que des œuvres; des occasions de fluence infinie du sens, de report incessant des significations, en bon derridien, probablement. Il le dit lui-même ainsi: « [...] un objet n'est nommable, identifiable qu'en relation à d'autres objets ». Il dit désirer « [...]



Martin BOISSEAU, *Quatrième traitement : fragilité formelle et associations libres*, 2010.
Détails. En bas à gauche: Denise Desautels.
Photo: Richard-Max Tremblay.